

sous un bras, une boîte de conserve sous l'autre, une pioche sur l'épaule, une cuillère et un billet de cent francs dans la poche.

Et c'est ainsi chargés que ces travailleurs vont se ranger dans la rue sous la surveillance brutale des S. S.

Après deux heures de ce défilé, les officiers font une grande découverte.

S'étant avancés d'une centaine de mètres, ils aperçoivent notre contingent qui attend stoïquement sur la grande place, tout équipé.

Que font ces hommes ?

Par le truchement de l'interprète je leur explique que ce sont les 1.000 travailleurs demandés qui étaient prêts et attendaient leurs ordres.

Pour ne pas reconnaître leur erreur les Boches conservent les 400 hommes pour la plupart inaptes qu'il avaient raflés et y joignent les 600 premiers du contingent prêt.

Les 1.000 partent pour la gare, destination inconnue, bien entendu.

Ils défilent dans la ville, en chantant.

Braves petits ! Que Dieu vous aide !

11^e Décembre

Le Conseil de la Communauté prend contact avec les deux officiers de S.S. qui s'occuperont désormais de toutes les questions concernant les Juifs.

Ils arrivent à l'improviste, raides et distants, s'assoient sans la moindre formule de salutation et conservent leurs casquettes ornées de la tête de mort.

L'un d'eux, de taille moyenne, blond au teint rouge est le plus élevé en grade. Il porte au collet deux étoiles d'argent sur fond noir.

L'interprète Trenner nous apprend après son départ qu'il se nomme Zacwecke et qu'il a grade de « Hauptsturmführer ».

L'autre, de plus grande taille, sec et chauve, n'a

qu'une étoile d'argent. C'est celui qui m'a repoussé la veille. Son nom est Pohl, il est « Handstcharführer ».

Ces grades n'ayant pas d'équivalent dans l'armée régulière, nous les baptisons d'office, en faisant large mesure, le commandant Zaewecke et le capitaine Pohl.

La conversation se résume en un monologue.

Le commandant nous fait connaître que désormais nous devons nous conformer sans réticence à ses ordres et à ceux de son adjoint.

La vie des otages et la nôtre répondent de notre obéissance. La moindre tentative de résistance sera considérée comme acte de sabotage envers l'armée Allemande et entraînera de terribles représailles.

Au moment où les deux officiers vont se retirer, M. Borgel leur explique que parmi les otages emprisonnés certains nous sont indispensables pour assurer le fonctionnement de nos services et demande leur libération sous la garantie du Conseil.

On nous en accorde six, dont la liste devra être remise le soir même.

Les Allemands partis, nous délibérons sur les noms à choisir en tenant compte uniquement des besoins du service.

Pour ma part je choisis deux noms : mon confrère Victor Bismut et Guy Boccara.

Ce sont des hommes énergiques dont le concours sera des plus utiles.

Victor Bismut est un avocat de grand talent. Une volonté de fer, une ténacité inébranlable, une vigueur physique peu commune.

C'est un esprit équilibré, un homme droit et net dans ses pensées comme dans ses actes.

Sa présence à mes côtés sera précieuse.

Guy Boccara est un Italien devenu Français par l'effet de son éducation, de ses tendances et aussi par dégoût du fascisme.

Il a combattu de 1914 à 1918 comme officier des « Arditi » dans les montagnes du Trentin et s'est fait remarquer par son cran et son courage. Il a obtenu la croix de guerre et la médaille à la valeur.

Lui aussi pourra rendre de grands services.

La liste des six otages à libérer est transmise immédiatement à la Kommandantur.

Une petite éclaircie, dans un sombre orage.

12 Décembre

Henry Sfez arrive au volant de son auto grise et nous rend compte du résultat de ses recherches.

Les rafés de la synagogue ont vécu une terrible odyssée.

Sous la conduite des S.S. en armes, ils ont été menés à la caserne Foch où ils ont retrouvé les volontaires qui s'y trouvaient depuis la veille.

Ces malheureux avaient subi de bon matin la première explosion de colère du colonel Rauff qui les avait fait agenouiller et avait brandi son revolver en les menaçant de tirer dans le tas pour faire des exemples. Il s'était heureusement ravisé et contenté de distribuer des coups de pied au hasard à ces hommes terrorisés.

Noble soldat !

Le groupe entier fut mis en route à pied sous la pluie.

Au bout de quelques kilomètres, les plus âgés, les malades commencèrent à donner des signes de fatigue.

Des coups de crosse dans le dos les rappelèrent à la réalité.

Un jeune homme de 18 ans, nommé Mazouz, qui portait au pied un appareil orthopédique ne pouvait plus avancer. Ses compagnons plus valides le portèrent à tour de rôle.

A la tombée de la nuit la troupe parvint, épuisée,